

INTRODUCTION

Annie Hubert

Notre but dans cet ouvrage a été de permettre une réflexion sur le rapport au corps et à la création et la mise en place de normes, qu'elles soient nutritionnelles ou esthétiques. Il ne s'agit point de se focaliser sur l'obésité ou sur les régimes pour maigrir mais sur les questions que pose la présence de normes auxquelles il devient parfois difficile voire impossible de se tenir, ou qui angoissent une partie de la population, la lançant dans une quête de l'image impossible à atteindre. Impossible car virtuelle, donc en dehors de la réalité. Les normes sont scientifiquement nécessaires pour créer des modèles optimaux, mais, comme les statistiques, elles sont quelque peu contre-intuitives, ce qui pose problème dans nos sociétés occidentales. Des questions fondamentales se posent. Quelle est la forme de notre corps ? Existe-t-il pour les

humains une forme naturelle, universelle, non touchée par la culture, et si oui, laquelle ? Les morphologies des Hommes varient, déterminées au départ par la génétique. Mais il est des formes comme des autres fonctions biologiques : elles sont soumises aux transformations liées à la culture et à la société. Et ce partout sur la planète, dans tous les cas et sans doute depuis que les êtres humains se sont organisés en sociétés.

CRÉER LA FORME

Des sociétés andines pré-colombiennes aplatissaient le front de leurs ressortissants dès la naissance en plaçant les nouveaux nés dans des berceaux comportant une planchette s'appuyant sur le front de l'enfant. Ailleurs, on perce le nez, les oreilles, les lèvres, des hommes comme des femmes. Ailleurs encore, on tatoue, on lime les dents, on scarifie... Les pratiques corporelles de ce type sont extrêmement nombreuses et, encore une fois, universelles, sous une forme ou une autre. En ce qui concerne la déformation de la forme « naturelle », on peut également citer le bandage des pieds des Chinoises qui dura plus de cinq siècles, les déformations des lèvres de femmes africaines avec des plateaux de bois, l'élongation du cou par de larges colliers en anneaux chez les Karen d'Asie du Sud-Est, mais aussi les corsets et les tailles de guêpe en Occident, les talons hauts et les chaussures étroites déformant notre instrument de marche le plus essentiel : le pied. Toujours dans la déformation, l'engraissement des jeunes femmes avant le mariage dans l'île de Djerba ou des lutteurs Sumo au Japon ne représente qu'un bref aperçu de ce que les humains ont pu faire et font subir à leur corps.

Une première constatation nous amène à signaler que ce sont majoritairement les corps des femmes qui sont soumis à des contraintes. Les pratiques de déformation sont aujourd'hui rares chez les hommes, quelle que soit la société. Sans vouloir faire de l'anthropologie des genres et dénoncer les abus du patriarcat considérant les femmes comme un bien mobilier, on peut se demander pourquoi les femmes ? D'autant que, chez les Karen aux longs cous par exemple, nous ne sommes pas dans un système patriarcal et les femmes sont puissantes dans cette société. S'agirait-il d'une nécessité de séduction pour la reproduction de l'espèce ? Mais cela pourrait tout aussi bien concerner les mâles, com-

me c'est souvent le cas dans d'autres secteurs du monde animal. Après tout, le paon, le faisan ou le cerf et le lion sont ceux qui se font remarquer par l'attrait de leur aspect physique spécifique. Qu'est-ce qui fait que les corps des femmes sont aussi plastiques, leurs possibilités aussi polymorphes, leur besoin de séduction et d'attraction si fort vis-à-vis des hommes ? J'ai toujours été frappée par le fait que, dans notre société (mais dans la plupart des autres également), les corps féminins dans leur ensemble arrivaient à se conformer à la forme valorisée du moment : 50 cm de tour de taille quand il faut, rabotage des fesses ou au contraire rebondissement lorsque c'est la mode, poitrines plates ou balcons avantageux. Comment faisons-nous ? D'où nous vient cette capacité ? Je ne sais pas s'il existe une réponse claire et ce n'est d'ailleurs pas le but de cet ouvrage. Néanmoins, c'est une question intéressante et qui mériterait un jour d'être élucidée.

CORPS DE FEMMES SOUS CONTRAINTE DANS LE MONDE OCCIDENTAL

C'est une vieille histoire en France : durant des siècles et dès la tendre enfance, les corps des petites filles et, jusqu'à un certain point, celui des petits garçons, ont été, pour les classes privilégiées cela s'entend, corsetés, rigidifiés et mis dans un carcan qui durera toute la vie. Il s'agissait à la fois de remédier à une fragilité et à une mollesse considérées comme naturelles chez la femme et l'enfant (G. Vigarello 2001 ; P. Perrot 1981) et de protéger le corps en le renforçant artificiellement ; par la même occasion, la taille et les seins étaient appuyés, remodelés, pour correspondre aux critères esthétiques des différentes époques. Se tenir droite, la tête haute, les pieds bien serrés dans des chaussu-

res fines, la taille étranglée par de rigides corsets lacés, s'y ajoutant de surcroît, selon les modes, ver-tugadins, paniers ou autres crinolines, fut le plus souvent le lot de nos ancêtres, à part une brève période post-révolutionnaire, néo classique et de laisser-aller général, rapidement close par le retour de la monarchie. Les corps de femmes entravés et construits par le sous-vêtement et le vêtement constituèrent la norme.

La grande libération du corps va venir du monde anglo-saxon. Aux États-Unis, en Angleterre, des mouvements, souvent apparentés aux mouvements féministes naissants, vont vouer aux gémonies tout l'attirail du corset et autres impedimenta de la contrainte corporelle, favorisant un développement « naturel » du corps dès l'enfance. Cela se popularise dès la fin du XIX^e siècle. Mme Bloomer et son costume « rationnel » ont du succès, pantalons bouffants et corsages souples offrant un confort incomparable. Cela a marqué car, dans ma tendre enfance, un pantalon ou un short bouffant s'appelait encore un « bloomer » ! Artistes et intellectuels du mouvement de Bloomsbury à Londres, sortes de hippies avant la lettre, s'y adonnent également dès le début du XIX^e siècle, médecins et hygiénistes s'y mettent à leur tour et on peut dire qu'en France, la libération totale a lieu au moment de la première Guerre mondiale. Les femmes peuvent enfin respirer normalement, avoir un tour de taille supérieur à 50 cm et rester belles même après la disparition de la gaine dans les années 50.

UNE FAUSSE LIBÉRATION

Tout serait donc pour le mieux dans un sain retour dans le giron de la nature ? Ce fut illusoire ! Si les corps féminins n'étaient plus soumis à une contrainte mécanique, la contrainte devint insidieusement affective, esthétique, voire morale.

Pour commencer, un corps libéré doit aussi être un corps bien nourri. La jeune science de la nutrition commence à avancer des théories, imposer des règles, et rationalise la consommation alimentaire, de manière souvent péremptoire. Dans un souci majeur de santé, bien entendu. Mais nous voilà rattrapées par la contrainte éternelle : celle de l'esthétique. Il nous faut être belles, bien nourries certes, mais point trop. La silhouette libérée n'est pas pour autant grosse, ni même ronde, il nous la faut mince, ce qui ne veut pas pour autant dire maigre ; les corps de femmes depuis la Guerre de 14 jusqu'à la fin des années cinquante sont idéalement minces, c'est-à-dire rationnellement ni gros ni maigres. Les valeurs esthétiques oscillent entre tailles plus ou moins fines, seins plus ou moins proéminents, et un aspect général de dynamisme et de bonne santé. Le corps se porte droit et ferme sans agent extérieur, rien qu'avec ses muscles : une vraie révolution. Si l'on n'est pas stakhanoviste de la gymnastique et du sport, on va se tourner vers le régime restrictif pour garder ce que l'on a longtemps appelé « la ligne ». C'est d'ailleurs curieux que ce terme tende complètement à disparaître, pour un autre, bien plus contraignant : celui de « minceur ».

Le monde médical, à partir du mouvement hygiéniste, va alors prendre une importance de plus en plus grande dans la gestion des corps des individus qui composent la société. La pratique religieuse, ses préceptes, s'effacent lentement devant un nouvel ordre sanitaire qui se transforme insidieusement en ordre moral. Dès le dernier tiers du XX^e siècle, la santé est devenue un concept central, politiquement, économiquement, et par conséquent moralement. Le devoir de santé est un devoir citoyen et nécessaire à la bonne gestion de la communauté. Il est devenu essentiel que nos corps sains se maintiennent en forme par une alimentation et des activités appropriées. Il vaut mieux être maigre que trop gros, le gras nous entraîne dans le

risque et le risque dans le comportement asocial, donc dans le péché comme l'auraient formulé les générations plus anciennes. La représentation du corps féminin s'est lentement transformée, pour devenir celle d'un corps très mince, voire éthéré, jeune et performant, libéré de tout carcan, matériel, cela s'entend, car le carcan moral et immatériel est devenu de plus en plus pesant.

Nous sommes, actuellement en Occident, encore dans un cycle de corps productif, institutionnalisé dans nos représentations probablement depuis le début de la révolution industrielle. Je ne suis pas tout à fait d'accord avec certains de mes collègues qui ont spécifié que nous étions entrés dans l'ère des corps « consommateurs ». De corps richesse potentielle d'un pays, de corps « machines » à entretenir et exploiter, corps ouvriers essentiels au progrès, il s'est effectué un glissement vers la représentation du soi, pour arriver à se « vendre » et obtenir des rôles valorisants mais qui sont encore et toujours des rôles de production de richesse. Il y a eu évolution depuis le corps outil de production basique en corps outils de production dans un secteur qui est devenu tertiaire. Le marketing du soi, à travers son apparence, sa tonicité, jeunesse et minceur est toujours à l'ordre du jour. Ce qui donne lieu à un soi qui est perçu comme dissocié de la société, non connecté, avec pour modèle un être imaginaire, qui, comme il est le produit de nos représentations culturelles collectives, possède une efficacité de fonctionnement certaine.

Dans d'autres sociétés, dites parfois « traditionnelles », la préoccupation de l'image du soi est bien plus légère, quasi inexistante. Chez les Fidjiens par exemple, l'important est le rôle social que l'on tient et non point l'image que l'on donne. Bien sûr, il existe des critères de beauté, mais ils ne sont pas prépondérants comme dans nos sociétés. Ce qui compte dans l'individu, c'est son rôle, sa fonction.

UNE CONTRAINTE IMMATÉRIELLE

On peut se dire alors que, s'il n'y a plus de contraintes, les femmes sont libres de leur corps. Or il n'en est rien. La moralisation du devoir de santé a entraîné une moralisation de l'aspect du corps, de l'esthétique. Il y a désormais également un devoir de beauté et une batterie de moyens pour l'atteindre. Partie de ce mouvement, s'inscrit également la stigmatisation de la vieillesse, et la lutte incessante contre l'âge exigée de la société féminine dans son ensemble. La contrainte du corset ou de la gaine a été remplacée par quelque chose de plus difficile car impliquant toute la manière de vivre et de s'alimenter. Le carcan est infiniment plus lourd et la pression phénoménale, à la fois sociale, culturelle, morale, sous l'effet de loupe des médias. Le processus a été magnifié, voire initié par l'influence prépondérante de ces derniers : revues, radios, et plus tard télévisions, panneaux publicitaires. On a étalé des images de femmes « belles », auxquelles il fallait ressembler pour atteindre l'idéal esthétique en cours. Toute une industrie s'est greffée autour, y compris chez les créateurs de mode qui se lancèrent dans le prêt-à-porter, mettant ainsi, soit disant à la portée de toutes, la possibilité d'être jeune, belle, en forme et à la mode.

Soumises à ces projections incessantes de femmes corporellement idéalisées, un grand nombre d'Occidentales se sont mises à réduire leur consommation alimentaire, à forcer sur la gym et le sport, et à devenir des obsessionnelles de la minceur pour se conformer à la nouvelle norme de beauté mince. Les adolescentes y compris, entraînant très tôt des désordres nutritionnels, au point que l'obsession de minceur est devenue un problème de santé publique, plus caché certes que l'accroissement de l'obésité, mais qui, si l'on réfléchit

bien, lui est assez directement lié. En effet, si une enfant de dix ans par exemple, commence à restreindre sa consommation alimentaire par peur de devenir grosse et laide, qu'elle entre dans un processus de régimes à répétition, sa relation avec la nourriture se complique et va souvent mener à des désordres, y compris à une surconsommation de « compensation », pouvant mener à l'obésité. C'est très jeune que se forge l'idée que l'on a de son propre corps et de son apparence. C'est très jeune aussi que l'on se soumet aux normes exigées par le groupe, et qu'on tente parfois de les combattre pour affirmer son existence.

UN GRAND DÉNUDEMENT

Cela devient évident dans la mode vestimentaire à partir des années soixante, et dans le dénudement progressif et public de parties du corps autrefois au moins partiellement cachées, et seulement offertes aux regards dans des lieux appropriés comme les plages. Le fait est qu'aujourd'hui le corps féminin se présente dans la mode ou les médias, très souvent dénudé ou à peine vêtu, le visage s'estompe derrière la silhouette, l'expression personnelle, individuelle, est moins sollicitée par les images. L'idéal n'est plus qu'un ensemble de lignes longilignes, impersonnelles et nues.

L'EXTRÊME MINCEUR

De plus en plus minces, filiformes, maigres... les images des modèles qui sont censés nous fournir une idée de l'aspect considéré comme beau sont en train de devenir androgynes. La taille a épaissi, les hanches disparaissent, la beauté pulpeuse qui est encore exposée ici et là n'attire pas l'ensemble des femmes qui veulent suivre la mode. Comme le dit un de mes proches, la définition de la femme pourrait

être : « quelqu'un qui pèse trop ». A force de régimes amaigrissants très tôt dans la vie, les jeunes sont-elles en train de se préparer des ostéoporoses précoces, des problèmes de fécondité et de grossesse? Comment expliquer que, dans une société de pléthore, l'idéal soit celui du manque, du moins, du maigre? Que la distinction élégante soit représentée par ce que certains humoristes américains appellent « les radiographies de la 5^e avenue »? Décrivant ainsi les dames new-yorkaises liftées, mûres, riches et distinguées, aux silhouettes étiques revêtues de modèles haute couture?

ET LE TROP GROS?

Devant ce modèle éthéré, paradoxalement, se pose le problème de l'obésité. Nous le savons, le monde médical nous le répète, notre société grossit, et le taux d'obésité s'accroît, entraînant des risques de pathologies. On nous cite à tout bout de champ le cas des États-Unis comme étant le modèle à éviter. Comme si forcément notre évolution s'inscrivait dans un contexte comparable.

Quelles différences culturelles entre Américaines et Françaises? Le souci esthétique des unes est, semble-t-il, plus fort que la moralisation rigide des autres face à la nourriture, et ce souci de beauté apparaît comme plus efficace pour éviter le surpoids. Ces différences sont-elles liées à leur histoire? Les unes ont-elles été toujours plus grosses que les autres? Dans des populations très contrastées comme celles qui composent les États-Unis, culture et génétique ont aussi leur rôle. Peter Stearns, en historien, nous peint le tableau d'une évolution parallèle au cours de plus d'un siècle, montant que les divergences fondamentales perdurent.

La médicalisation du surpoids, la normativité d'une certaine approche nutritionniste sont-elles efficaces pour éviter les excès auxquels les femmes peu-

vent soumettre leur corps? Ou, au contraire, ce discours ne génère-t-il pas une angoisse constante face à la nourriture et à l'image de soi?

Alors, entre trop gros, trop mince, c'est quoi être beau? Dans un monde de miroirs, où tout reflète notre image, des vitrines aux fenêtres du métro, peut-on se libérer de la norme? Et si nous nous libérons, serait-ce pour tomber dans un autre type de contrainte? Et là, se pose la question d'une contrainte nécessaire et structurante pour les groupes humains. Le discours médical qui a joué et continue de jouer un rôle essentiel dans la manière dont nous nous alimentons et gérons notre vie est-il toujours bien compris, et surtout bien formulé? Pourquoi les minces se trouvent-elles toujours grosses et sont-elles aussi, sinon plus, avides de régimes que les plus rondes?

La responsabilité citoyenne qui nous rend comptables de notre corps et de son état, d'une manière tout aussi contraignante que les religions, réglant le rythme et les actes de la vie ne serait-elle pas à nuancer? Que faire pour que nos enfants grandissent avec une image positive de leur corps, et avec un autre projet de vie que celui, trop réducteur, de le maintenir aussi mince et beau que le suggèrent les médias? Est-il possible de modérer le narcissisme ambiant?

CONCLUSION

C'est un vaste projet que celui d'assouplir les normes esthétiques et de revaloriser la diversité, de permettre aux plus âgés de ne pas avoir honte de vieillir et de faire comprendre que la beauté n'est pas l'unique apanage de la jeunesse.

Nous allons donc nous appliquer ici à questionner la norme. Il serait temps. Il est souvent question de mondialisation, concept flou s'il en est, mais qui

évoque parfois une certaine vérité. Celle par exemple de l'uniformisation des normes esthétiques corporelles via la publicité, la télévision et le cinéma. Les belles Japonaises ressemblent déjà aux belles Chinoises qui rappellent les belles Occidentales auxquelles ressemblent aussi les belles Africaines. Un même modèle à la fadeur un peu mièvre des top models, qui ont remplacé les stars d'antan, plus diverses, plus personnelles et dont les actions pouvaient porter la contradiction à l'esthétisme commercial.

On constate finalement que la plupart des femmes occidentales ne se sentent pas bien dans leur corps. Les raisons en sont multiples et vont du regard de l'autre au désir de santé optimale. Il s'agit, sur fond de moralisation, de discours diététique et d'esthétique corporelle renvoyée par des images retouchées ou virtuelles, d'une insatisfaction constamment relayée par l'environnement culturel, social, économique ou médical. On constate aussi que ce dernier est mal entendu, et certainement pour beaucoup mal interprété. L'impression générale donnée par les médias et certains programmes nationaux est qu'il faut faire maigrir toute la population française, enfants compris, comme s'il n'existait qu'un type de morphologie. Ceci se passe à travers la diffusion active et passive d'images envahissantes auxquelles nul n'échappe, et qui sont dans leur ensemble parfaitement lisses dans leur virtualité retouchée.

On constate aussi que vieillir, particulièrement pour les femmes, c'est mal. Il faut partir en guerre très tôt, combattre le vieillissement, et lutter avec énergie jusqu'au bout... Jusqu'au bout de soi? Jusqu'à ce que mort s'en suive? Le paradoxe de l'obésité du monde occidental dans un environnement de pléthore se retrouve, me semble-t-il, dans celui de la jeunesse obligatoire dans une société de plus en plus vieille. C'est un combat sans fin.

Allons-nous parvenir un jour à une alter-mondialisation de la beauté des femmes? De toutes manières, aucune norme, aucune influence, si contraignante soit-elle, ne pourra intervenir dans une qualité encore plus importante : le charme et l'ouverture vers les autres. Nos questionnements actuels montrent bien que nous sommes entrés dans une période de transformation de nos représentations. Vers quels horizons? Même si on pense que c'est un combat entre le pot de terre et le pot de fer, il est possible que nous donnions aux jeunes générations les outils nécessaires pour se construire un corps sain et beau selon leurs propres critères, dans la raison et, espérons le, l'harmonie.

BIBLIOGRAPHIE

PERROT P., *Les dessus et les dessous de la bourgeoisie*, Éditions Complexe, Fayard, Paris, 1981

VIGARELLO G., *Le corps redressé*, Armand Colin, Paris, 2001